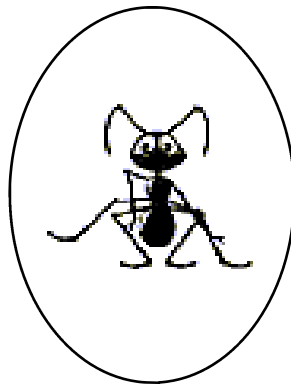




LES FOURMIS ENGINOISES

CHRONIQUES ENGINOISES



Année 2005 — numéro 3

CHRONIQUES ENGINOISES

Année 2005 — numéro 3

Editorial

Sommaire :

- Editorial
- Les Merciers
- Naissance
- Sur les chemins de l'école d'autrefois...
- La lessive



Ont participé à l'élaboration du n°3 des Chroniques Enginoises :

Roger Eymard
Martine Franc
Emmanuelle Huguenin
Danielle Morselli
Florence Pesenti



Directeur de la publication :
- Emmanuelle Huguenin
Conception et mise en page :
- Danielle Morselli



Le Fil d'Engins
Siège social : Mairie
38360 ENGINS
☎ 04 76 94 49 13
E-mail :
assoc.lefildengins@laposte.net

Septembre c'est la rentrée, c'est aussi celle des Fourmis. Après un an d'absence, nous vous avons concocté ce nouveau numéro afin de vous inviter à partager avec nous quelques instants du passé.

Ce passé dans lequel il n'existait pas de commodités ; où les ménagères faisaient la lessive à la main ; où les femmes accouchaient chez elles ; où les enfants faisaient des kilomètres à pied pour rejoindre l'école chaque jour...

Ce n'est pas si loin, et pourtant, difficile de l'imaginer sans l'avoir vécu, c'est pourquoi nous vous proposons de vous faire vivre ou revivre ces scènes d'antan.

Bonne lecture à toutes et à tous.

Emmanuelle Huguenin

Photo n° 1

Les Merciers... ?

Un lieu-dit qui ne dit rien à personne ?

Photo n° 2

Là-haut, aux Merciers, ce village qui porte un nom étrange venu d'ailleurs, ce bout de pays aux bords du ciel, ces quelques arpents de terre volés à la pierraille et à la broussaille, c'est un plateau qui respire... souvent ébloui de soleil... toujours offensé par le vent :

- ◇ Le vent du Sud en rut qui culbute les toitures de chaume si elles ne sont pas protégées par les redents du pignon ou par 2 ou 3 arbres tutélaires (frênes, ormes, tilleuls) du côté du Sud-Est ;
- ◇ Le vent du Nord, la bise qui cire dans l'envers, la bise dure aux enfants sur le chemin de l'école, quand il faut sortir les vaches dans la nuit du petit matin pour faire la trace en descendant à Engins et éventrer les congères.

Photo n° 4

Photo n° 3

LES MERCIERS ?

Les Merciers, à l'origine un nom qui ne dirait rien à personne ?... Voire... Ce que **Mercier** veut dire, ce qui se cache derrière ce nom insolite, il faut le chercher - avec beaucoup de prudence et pas mal de « peut être » - à la fois dans :

- ◇ Le site,
- ◇ Le tracé des chemins,
- ◇ Les signes des chemins,
- ◇ La quête éperdue du pain des colporteurs d'ici, des porte-balles avec leur mercerie.

LE SITE ?

Photo n° 5

Aux commencements, il y avait l'eau : l'eau du ciel qui, depuis la nuit des temps, a amassé un peu de terre, de bonne terre, contre l'épaule du rocher toujours à fleur de peau et l'eau du ruisseau, pour les bêtes et les gens (le « ruisseau de Chenevoy », du chanvre de jadis).

Photo n° 6

Un pays de l'entre-deux : plus la vallée, pas encore le plateau - le vrai - , un village-promontoire difficile d'accès, relativement protégé (les 2 vases romains retrouvés près de 20 siècles après !), le premier petit replat en montant d'Engins et de la plaine, à la fourche de 2 chemins par les hauts :

- ◇ vers Lans et Le Villard,
- ◇ vers Autrans.

In Archéologie chez vous n° 6 : cantons de Sassenage et Villard de Lans.
Catalogue de l'exposition.

Modeste croisée des chemins certes, mais aussi défi humain lancé à la face du ciel : non pas une terre qui fait vivre des hommes mais des hommes qui font vivre une terre, une terre faite de main d'homme, à la force du poignet, jour après jour, générations après générations, avec femmes et enfants (beaucoup), de siècles en siècles à force d'épierrer :

Photo n° 7

- ◇ soit sur les croupes, les replats, les revers où la terre est rare - donc laissée à la pâture - en jetant les pierres d'un côté et de l'autre pour faire des pierriers allongés dans le sens de la pente et saisissants de régularité et d'espacement ;
- ◇ soit à la frange des creux, des petits vallons engraisés par quelques terres alluviales - donc vouées à la culture - en ramassant systématiquement les pierres, les lauzes, pour constituer un pierrier monumental sur la croûte de roche voisine, impropre à la culture.

Collection privée—Famille Coquet

La photo aérienne des Merciers, ci-dessous, avec des dizaines des centaines de traînées de pierres régulières (et d'autres, nombreuses, invisibles désormais dans les bois) est significative d'une volonté acharnée d'appropriation d'espace hostile devenu par force nourricier.

Photo n° 8

Cliché Jean-Claude Laval

LES TRACÉS DES CHEMINS ?

Donc, ni la vallée, ni le plateau, mais sans doute un lieu de passage presque obligé de la plaine vers la montagne pour tous ceux qui redoutent le franchissement des gorges du Furon vers Lans. Un itinéraire jalonné (si on en croit la carte de Cassini⁽¹⁾ vers 1750) sur la paroisse par seulement 3 villages : Les Costes d'Engins, Engins et le ou les Merciers, 4 si on compte La Robertière et 5 avec « le Plâtre de Sornin ».

Les Merciers seraient donc, sinon au centre du moins à la croisée des chemins d'un triangle Grenoble—Sassenage vers Lans et le Villard et vers Autrans (s'agirait-il du « grand chemin de Grenoble à Autrans » évoqué par certains ? 3 ou 4 heures à la descente, 6 ou 7 heures à la montée, sans perdre de temps...).

Chemin des gens et des bêtes entre :

- ◇ en haut, des pays agricoles, de bétail, de bois, où on produisait tout ce qui se consommait (nourriture, vêtements) ou s'utilisait (outillage)... sauf le sel et le fer, et où on consommait tout ce que l'on produisait sauf le bétail ;
- ◇ en bas, des lieux de produits manufacturés (outillage en fer, toiles et ... mercerie).

Photo n° 9

Carte de Cassini

Chemins rudes qui font, non sans mal, leur métier de chemins, y compris et sans doute pendant des siècles, pour acheminer les redevances en argent (impôts) ou en nature (bétail, bois, charbon de bois), dues au Château de Sassenage et aux moines de Saint Egrève, pères fondateurs des 2 paroisses d'Engins et d'Autrans. Le chemin vers Autrans est par endroit surdimensionné, d'intérêt plus que local (objet d'entretien collectif ?) et, vers le Saulet, s'est déplacé 3 ou 4 fois (à cause du ruissellement et du traînage des bois) ?.

Aujourd'hui, emprunté par les chasseurs, les chercheurs de champignons, les randonneurs à pied, à cheval ou à V.T.T., il a été utilisé pendant des siècles par tous ceux que rebutait le chemin des gorges et bien sûr et surtout :

- ◇ Par les paysans d'Engins, pour l'herbe (génisses à l'estive, supplément de foin), le bois (d'usage et des coupes communales)... et aussi le dimanche de Pentecôte, quand la feuille revient, pour aller, avec femmes et enfants, manger sur l'herbe, pour se réapproprier symboliquement, après l'hiver, l'espace lointain de la montagne qui renaît.
- ◇ Par les marchands de vaches venus de plaines à la fin de l'été choisir, acheter et descendre du bétail (chez Giraud, c'est un toucheur de bœuf—plus argenté (ou un marchand de Lyon - la Mouche - qui a épousé une fille de la maison, maison surélevée alors d'un étage. Il a fait réaliser en 1889 une des premières, sinon la première, couverture métallique de la région, plaques de zinc de 0,50 m sur 2 m, sans doute très chères, dans un hameau où les toitures en chaume ont perduré jusque dans les années 1960-1970... près de 100 ans de plus !).
- ◇ Par les moutons de la transhumance, dans les années 60 (1960). Un moutonnier d'Arles - Andréïs- montait encore chaque été à La Molière avec 3 000 moutons, arrivés la veille à Grenoble par le train, parqués la nuit au quartier Hoche (?), acheminés depuis Sassenage par la vieille route, avec 7 ou 8 mulets chargés de pommes de terre, de ballots, de tonneaux de vins, des ânes et 3 ou 4 chiens ... et quelques fusils et autres carabines ! (sur le premier cadastre - celui de 1830 - ce chemin est mentionné comme « chemin de la Graille »... la Graille, la Draille ? Le Midi franco-provençal n'est pas loin).

LES SIGNES DES CHEMINS

Ces chemins, un peu cachottiers, sont jalonnés de témoins muets de la vie et du passage de jadis :

◇ Soit des lieux habités (cf. la carte de Cassini) : tantôt des villages comme vers Lans (Les Aygaux, Le Mas) - villages qui ont fait les chemins qui ont fait les villages -, tantôt des maisons isolées comme la Robertière avec son auberge, dont les hommes étaient un peu maquignons (selon Madame Perret des Merciers), abandonnée dans les années 1920-1921 à la suite d'un incendie (peut-être aussi de la grippe espagnole) mais qui tout au long du 19^e siècle avait été très fréquentée par les voyageurs, les bûcherons, les bergers, les chasseurs et autres braconniers, les marchands de bestiaux et (toujours selon Mme Perret) les « joueurs de boules » d'Engins, de Lans et d'Autrans, les jeunes et les gens de la ville poitrinaires » - phthisiques - en mal de bon air.

Photo n° 10

Photo n° 11

Photo n° 12

◇ Soit des signes, plus ou moins tenus, inscrits dans le paysage comme :

- en bas la Madone des Combeaux (premier franchissement de la barre rocheuse) érigée grâce à un riche marchand (selon Marie Coynel de la Rossinière) en guise de remerciement à Dieu pour avoir, lui ou son fils, échappé en ce lieu dangereux à un guet-apens ;

- en haut, la Croix des Merciers (deuxième franchissement de la barre rocheuse) récemment restaurée par Maurice Pitaval, repère d'abord païen puis christianisé :

- qui est visible (naguère) depuis la Madone des Combeaux,
- d'où l'on voit non seulement la plaine mais surtout toute la commune ou presque, du moins, sa partie humanisée, échancrure de champs et de prairies entre les forêts, et d'une gorge à l'autre du Furon pris à l'étreinte des falaises.

... mais représente aussi et à la fois :

- l'annonce de la fin de la montée dans les ombres de la forêt et le répit d'un chemin plus facile, plus ouvert ;
- le signe sanctifié de la sortie du monde de l'ombre et des bêtes sauvages pour l'entrée dans le monde de la lumière et des hommes.

Photo n° 13

Photo n° 14

- ◇ L'arbre isolé (derrière le chalet de Denis Malossane), un érable à feuille d'aubier séculaire, peut-être à la bifurcation des chemins vers Autrans et vers Lans, un petit replat, avec un peu d'herbe, le répit de l'ombre, un peu d'eau proche pour les bêtes et les gens (le village des Merciers - 5 feux à cette époque, peut être 6, selon Roger Coquet - a aménagé, vers la fin des années 1860, en 1868, une adduction d'eau collective pour toutes les maisons, à partir des captages actuels - de 1961, soit près de 100 ans avant - avec 4 ou 500 mètres de tuyaux en poterie, sans doute très chers, raccordés tous les 70 cm).

Signes évidents - et concrets - sinon de la dynamique d'une communauté de 30, 40 ou 50 personnes, isolée donc salubre et vivante, du moins de la volonté farouche de vivre, de survivre ensemble.

Photo n° 15

Photo n° 16

Clichés Daniel Morselli

LA MERCERIE ET LES COLPORTEURS

Aux 18^e et 19^e siècle, il y a donc 5 ou 6 feux, avec, comme ailleurs, des familles de 6, 8 ou 10 enfants prises entre :

- d'une part, des besoins forts, non seulement alimentaires et vestimentaires, mais aussi, dans une moindre mesure, financiers (besoin d'argent liquide pour payer le sel, indispensable à la conservation des aliments, le fer pour les outils... et aussi et surtout les impôts !)
- d'autre part, des moyens exigus, sur une terre ingrate, qui ne rend pas bien la semence et limite le nombre de têtes de bétail (source d'argent principale).

Face à autant de bouches à nourrir, il faut trouver de nouvelles ressources, surtout un peu d'argent :

- soit sur place, les femmes surtout, en se faisant nourrices ou couturières de gants, cousant à l'aiguille, les pièces découpées et apportées d'en bas, coincées entre les mâchoires crantées de la machine à gant, à la lumière de la chandelle ou du créjus - lampe à huile - concentrée sur l'ouvrage par une boule de verre avec ou sans eau ;
- soit ailleurs, pour les hommes, en allant travailler chez les autres, à façon, à domicile (maçon, menuisier, charpentier, charron, peut-être tailleur...)
- ... ou en allant par les chemins du plateau avec sa hotte et ses besaces pleines d'aiguilles, d'épingles, de fils, de boutons, de lacets, de rubans... de mercerie ; en devenant "mercier", allant de maison en maison avec des marchandises faciles à transporter, qui incorporent sous un faible volume peu de matière première mais d'autres savoir-faire et surtout une forte valeur ajoutée.

Photo n° 17

Le mot "*mercier*" vient du latin abâtardi du Xe-XII^e siècle (un genre de créole de l'époque) : "*mercarius*", le marchand, le porte-balle, le colporteur, et se retrouve dans tout le Sud de la France, dans l'occitan à l'Ouest du Rhône, à l'Est dans le franco-provençal (limite Nord au Pont des Aniers dit-on).

Dans l'imaginaire social du temps, le mot "*mercier*" (au singulier ou au pluriel) devait être un peu - ou beaucoup - dépréciatif sinon méprisant... Certes le *mercier* n'est pas un mendiant, mais il est à part des catégories reconnues :

- ni paysan : même s'il a 2 ou 3 vaches, il n'est pas à la ferme tout le temps et on le suspecte vite de mépriser et négliger le travail de la terre, de n'être pas un vrai paysan - ni un bon ;
- ni commerçant : même s'il fait métier d'acheter et de vendre, il n'a pas de boutique avec pignon sur rue, pas de réserves, pas d'enseigne :
- ...et parfois, mal vu, comme ces autres errants, les marchands de peaux de lapins, ou les bohémiens. On le dit, menteur, bonimenteur, voleur... qui va dans les maisons quand les hommes n'y sont pas... avec ses rubans !

Autres temps, autres visions : dans les années 50 (1950), aux commencements de la modernité et des "30 glorieuses", les gens d'en bas disaient que pour "rester" aux Merciers, il fallait être "un peu particulier", et les moins indulgents, à mots couverts "un peu fou" et pas seulement à cause de la neige et du vent... l'isolement⁽²⁾.

Ce petit village affublé d'un nom qui se voulait sans doute méprisant, un nom commun devenu nom propre, ce petit pays de l'entre-deux, lié non pas à Lans contre toute logique mais à Engins (chemin de l'herbe et du bois) vient de la misère des choses et des gens, des pas bien nés :

Photo n° 18

- trop isolés pour ne pas rêver d'un ailleurs,
- trop pauvres, pour ne pas rêver, à 2 ou 3 heures de marche avec leurs baluchons, à un bout de terre promise.

Roger EYMARD

Les Merciers - Mai 2004

(1) Cassini : Cesare, François CASSINI (1714-1784), d'une famille d'astronomes et géodésiens italiens, et son fils Jean-Dominique (1748-1845) ont dressé les premières cartes du royaume à l'échelle d'environ 1 cm/2 km ou 1 cm pour 500 toises à la base du découpage de la France en départements par la Révolution en 1790-1791 (à la différence des paroisses proches Lans, Autrans riches de nombreux villages, la paroisse d'Engins ne compte que 4 lieux habités : Les Costes d'Engins, Engins, les Merciers, la Robertière...5 avec "Le Plâtre de Sornin").

(2) L'isolement... rompu par l'arrivée :

- en 1929 de l'électricité... depuis la Rossinière !
- en 1975 de la route actuelle
- en 1978 du téléphone.



Naissance

- René, René !!!! s'époumone Léonie surgissant dans la grange où le René vérifiait soigneusement les outils avant les prochains travaux des champs.

Photo n° 19

- Elà la mère, t'en fais du raffut !

- C'est mon René que te voilà père d'un beau petit.

René bondit de son tabouret, y retombe lourdement, se relève, agrippe sa mère par l'épaule :

- Dis tu es sûre, dis ?

- Mais oui, tout s'est bien passé, tu peux venir maintenant.

- J'arrive, j'arrive, marmonne-t-il tout étourdi, comme sonné par la nouvelle.

Le René ne sait plus où il en est. Papa, il est papa ! et d'un garçon après 5 filles ! Depuis le temps qu'il en rêvait de cet héritier, de ce mouflet à qui il transmettrait son bien, son nom, qui deviendrait un autre lui-même. Les filles c'est bien beau mais c'est toujours à geindre ou à vous étourdir avec leurs « pia-pia ». Et pour les travaux de la ferme, pour sûr, rien ne vaut un drôle !

Tiens, avant d'aller voir Madeleine et le petiot, il ira d'abord boire un coup aux Jaux, histoire de se remonter et de fêter la naissance de son fils ! Son fils, SON FILS !!! se répète-t-il à l'envi. Après tout, sa présence auprès de Madeleine n'est pas si impérative ni urgente, d'autant qu'elle n'est pas seule, la mère, les voisines sont auprès d'elle. Sans plus tarder, il jette sa canadienne sur ses épaules et se hâte de rejoindre ses compères.

Photo n° 20

Il faut dire qu'en ce temps là l'enfantement est chose mystérieuse pour l'homme. En famille et surtout pas entre mari et femme on ne cause de « ça ». Pudeur, gêne, interdits religieux tout ce qui relève de la sexualité est un sujet tabou. Bien souvent même, la femme en attente d'enfant cache ses formes sous son devantier.

Fatalité chez les familles trop nombreuses ou bénédiction pour une jeune femme en mal d'enfant, l'annonce d'une prochaine naissance est voilée de mystère.

A la curiosité innocente des enfants, il est répondu par des fables :

- les enfants naissent dans les choux, les filles dans les roses, les bébés sont achetés aux marchands de passages, une mère devenue soudain trop bedonnante aurait mangé trop de cochonnailles.
- dans certaines régions, c'est la cigogne qui fait office de messenger.
-

Mais les enfants ne s'en laissent pas conter. La vie des animaux de la ferme, leurs ébats, les

Mère, belle-mère, parentèle, voisines, toute la communauté féminine entoure la future mère de sa sollicitude en matière de nourriture : attention au vin et au vinaigre qui donnerait un bébé grimaçant, aux envies non satisfaites qui marqueraient l'enfant d'une tâche de vin, de fraises.. aux frayeurs qui rendraient le bébé peureux... Selon l'heure, le jour, le mois, la saison de sa naissance, l'enfant aura tel ou tel trait de caractère : travailleur, paresseux, chanceux...

Photo n° 21

L'autre grande affaire est de deviner le sexe de l'enfant. Chaque femme à sa méthode et bien entendu c'est la meilleure. Chacune y va de son pronostic : une grossesse en largeur, un teint brouillé augure de la venue d'un garçon alors qu'un ventre qu'on devine pointu, haut, sous le tablier, présage une fille.

D'autres méthodes infaillibles sont également employées, comme celle-ci par exemple : un anneau suspendu à un brin de cheveu au-dessus du ventre de la parturiente annonce un garçon s'il tourne, s'il se balance ce sera une fille !

La lune a également son mot à dire : si elle ne change pas dans les 3 jours suivant la naissance d'un enfant, le sexe du cadet ne changera pas non plus !

Les prédictions, les méthodes varient selon l'humeur décelée chez la future mère.

Photo n° 22

Dans les hameaux isolés de notre village, il n'était pas rare que les femmes se débrouillent seules lors de la naissance. Si d'ordinaire les naissances avaient lieu à domicile, bien souvent travaillant jusqu'aux douleurs et parfois loin de la ferme, il arrivait que la parturiente accouche sur le lieu de son travail : au pied d'une meule ou d'un fagotier.

Photo n° 23

Mais fort heureusement, en règle générale, l'accouchement se déroule à domicile. A cette occasion, les générations se retrouvent. La venue au monde se déroule entre femmes de la famille et voisines venues aider et commenter. Le médecin étant inexistant dans nos campagnes, la matrone, qu'on appelle aussi «*la mère guette au trou* », détentrice d'un savoir-faire acquis par son expérience, a la confiance du village. Elle assiste les futures accouchées. Les hommes sont exclus. Au mieux, il est confié au mari la tâche de faire bouillir les bassines d'eau.

De connaissances obstétricales rudimentaires, héritière de petits secrets, la matrone sait soulager les douleurs de l'enfantement. Le curé de la paroisse, devant qui elle a prêté serment, se porte garant des bonnes mœurs de la postulante et consigne dans ses registres « *le serment par elle, presté devant Dieu, sur les Saints Evangiles, de se comporter dignement et avec fidélité de la charge qu'elle désirait prendre d'assister les femmes dans leurs couches* »

Estimée bonne chrétienne et sachant baptiser le nouveau-né, l'homme d'église lui délivre alors un certificat de bonne moralité.

Faute de connaissances obstétricales et d'asepsie, la mortalité infantile reste, à cette époque, importante.

En cas d'accouchement difficile, en ce temps-là on ne devait pas hasarder la vie d'un enfant pour sauver celle de la femme car, pour certains, un enfant ne peut être baptisé que vivant. Seul le mari est habilité à prendre la terrible décision : sacrifier la mère ou l'enfant.

Photo n° 24

Trop souvent, pas de sentimentalité excessive : une femme se remplace en 3 mois et un enfant en un an, mais une vache !

Comme le dit au XIX^e la chanson de Pierre Dupont « Les bœufs » :

« J'aime Jeanne, ma femme. Eh bien j'aimerais mieux la voir mourir que voir mourir mes bœufs » !!!

Dans le cas contraire, l'événement est un succès à 3 égards : la femme est mère (donc elle n'est pas stérile), l'enfant est vivant, la mère est vivante.

Après avoir été lavé dans une bassine d'eau tiède, emmailloté dans ses langes, les bras bien serrés le long du corps pour que tout reste bien droit, les lèvres du nouveau-né sont humectées de vin rouge pour le rendre vigoureux. Pendant ce temps, la mère est réconfortée d'un bouillon de poule ou d'une bolée de soupe au vin chaud additionnée de sucre dans lesquels on trempe des mouillettes de pain.

Photo n° 25

Huit à dix jours après la délivrance, souvent même avant, l'accouchée se remet à la tâche, poussée par la nécessité d'aider aux travaux de la ferme.

Et René me direz-vous ?

Eh bien accoudé au bar, congratulé par ses compères, il se remet de ses émotions par force rasades de vin, trinquant joyeusement à la santé du nourrisson, offrant une tournée chaque fois qu'un nouveau venu franchit le seuil du café.

C'est fort tard et passablement éméché qu'il retourne tant bien que mal à la ferme, soutenu par encore plus saoul que lui, réveillant, dès son entrée dans la cour de la ferme, toute la maisonnée par sa bruyante irruption.

Le regard furieux de la mère qui l'attend sur le seuil de la porte, poings sur les hanches, le renvoie sans barguigner et tout penaud cuver son vin dans la grange.

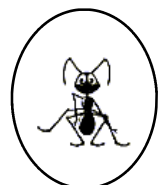
Photo n° 26

Ma foi, tout garçon qu'il soit, le nouveau-né devra patienter pour faire la connaissance de son père !

Danielle MORSELLI

Bibliographie :

Ils étaient de leur village — Gérard BOUTET (éditions Denoël)



Sur les chemins de l'école d'autrefois...

L'école que nous connaissons aujourd'hui est issue d'un long processus de civilisation. Pendant toute la période Médiévale, l'instruction est dispensée essentiellement par l'Eglise, à titre de charité pour les masses populaires.

C'est au XVII^e siècle qu'a lieu un tournant décisif. Un réseau de petites écoles de village se crée sur l'ensemble du territoire. En 1763, le parlementaire LA CHALOTAIS parle « d'éducation nationale » et d'enseignement de masse.

Mais pour la première fois – au moins dans les textes – c'est la Révolution qui met en place un système scolaire laïque et unifié.

L'école est déclarée obligatoire en 1793. Cependant, en 1804, les congrégations religieuses font leur retour, l'instituteur est sous le contrôle du prêtre. Après ces tentatives de retour en arrière, la bourgeoisie et industrielle Monarchie de juillet (1830/1848) relance la politique d'instruction nationale. La loi Guizot de 1833 oblige chaque commune de plus de 500 habitants à entretenir une école.

Jules FERRY dote la France en quelques années d'une solide institution scolaire. L'instruction sera gratuite dès 1881, obligatoire et laïque en 1882.

Plus tard, l'entre-deux guerres sera une période de constants progrès, l'école changera de visage très rapidement au cours du XX^e siècle, pour aboutir à celui que nous lui connaissons aujourd'hui.

Mais à quoi ressemblait donc la journée d'un écolier autrefois ?

Photo n° 27

La journée commence

La journée de l'écolier commence fort tôt. En effet, notamment à la campagne, les enfants se lèvent dès l'aube pour aider aux travaux de la ferme. Il faut nourrir les bêtes, traire les vaches...

Le trajet

Ensuite il faut se mettre en route pour l'école. Le chemin de l'écolier est une épreuve matinale autant morale que physique. L'enfant parcourt des kilomètres à pied (entre trois et six). Il endure le froid, la bise, la pluie, la neige, la boue...

Le fameux panier en osier est l'inséparable compagnon de route de l'écolier. Sa maman y glisse le casse-croûte pour le trajet et souvent le repas de la mi-journée constitué d'un morceau de pain, d'une tranche de lard ou d'un reste du repas de la veille, ainsi que d'une pomme.

L'écolier doit parfois emmener une bûche pour alimenter le feu du poêle de l'école.

La tenue vestimentaire

L'enfant part donc vers 7 h 30. Il a revêtu ses sabots fourrés de paille en hiver pour tenir la chaleur, ou bien encore des galoches, souliers montants de cuir aux semelles de bois.

Pour les filles, hormis une longue robe, pas de pantalons ni de collants. Quant aux garçons, ils sont vêtus de culottes courtes coupées aux genoux et retenues par des bretelles. Tous les mollets sont couverts de bas de laine..

Riches et pauvres portent une blouse, sombre pour cacher les taches d'encre, sachant qu'en 1914, un costume de garçon peut coûter entre 40 et 60 francs, soit près de la moitié du salaire mensuel d'un ouvrier ! Cet obstacle justifie donc le port de la simple blouse : elle protège les lainages et vêtements plus fragiles ou onéreux. Elle prône aussi l'égalité de rang et de condition. Elle peut être boutonnée sur le côté ou derrière.

Tout fait long usage grâce aux clous des semelles et au rapiéçage.

Autre objet indispensable à la panoplie de l'écolier, le cartable de cuir ou la besace de toile.

Photo n° 28

Le cartable se porte sur le dos armé de ses deux bretelles réglables. La besace ou musette, est fabriquée par les grands-mères ou les mères. Elles utilisent des chutes de tissu pour la faire. Elle est de couleur grise, verte, bleue ou marron et de forme rectangulaire. La musette se porte grâce à une lanière qu'on met sur l'épaule.

Les cartables ou besaces dissimulent de véritables "trésors de guerre" : balles, élastiques, sac de billes, marrons d'Inde, lance-pierres...

Le cartable

Photo n° 29

L'enfant arrive à l'école et se livre parfois à la corvée de balayage de la classe.

« J'arrivais presque toujours avant les autres ; j'entrais dans la salle encore vide, je posais ma bûche et mes sabots à côté du poêle pour les sécher. Tout est encore là sous mes yeux : les poutres blanchies à la chaux, les bancs à la file, le grand tableau noir contre le mur, entre les deux fenêtres ; tout au fond la table de notre maître, sur une petite estrade. Chacun devait balayer à son tour ; mais je commençais en attendant les autres ». Histoire d'un paysan, ERCKMANN-CHATRIAN

Cliché J. Racine

La cloche sonne

Lorsque la cloche sonne, les enfants se mettent alors en rang deux par deux devant la salle de classe dans le silence le plus absolu.

Là peut alors commencer la revue d'usage. L'instituteur regarde les mains de chaque élève, elles doivent être immaculées.

C'est ensuite au tour des cheveux, en prévention des épidémies de poux.

Les cheveux des garçons sont généralement coupés très courts, ceux des filles rassemblés en natte.

La plupart des têtes est recouverte d'un bonnet ou d'un béret qu'il faut prendre soin de retirer avant l'entrée dans la classe.

Quand les élèves rentrent en classe, ils doivent attendre que le maître donne la permission de s'asseoir.

L'instituteur est très respecté par ses élèves, qui lui doivent obéissance et reconnaissance.

« Vous devez l'aimer, car il prend soin de vous, forme votre intelligence et votre cœur ».

Pierre LALOI

Le maître représente aussi la patrie, car il est chargé d'élever les enfants et de leur forger l'esprit. Il est considéré comme un citoyen modèle, désintéressé, dévoué et même héroïque.

C'est aussi l'homme le plus instruit du village.

Comme son métier est peu rémunéré, il peut travailler comme secrétaire de mairie, télégraphiste...

Il habite généralement une maison prêtée par la commune, située juste à côté de l'école et donnant sur la cour de récréation.

Photo n° 30

La salle de classe

Le sol est recouvert de ciment ou de plancher.

Les tables forment un bloc avec le banc. Elles sont en bois épais, avec 2 trous pour les encriers.

Elles sont bien alignées en face du bureau du maître.

Sur ces pupitres de bois, on retrouve le matériel indispensable comme des crayons de papier, une règle en bois, une gomme, une ardoise, une craie, un porte-plume ainsi qu'un encrier en porcelaine blanche fixé dans un trou au coin du pupitre dans lequel l'instituteur verse l'encre violette indispensable à la journée.

La salle de classe

Le pupitre se soulève pour laisser place à un grand casier dans lequel sont disposés livres et cahiers.

Le bureau du maître est souvent placé sur une estrade.

Sur les murs, il y a des cartes du monde, ainsi que des tableaux noirs.

Photo n° 31

La classe est chauffée avec un gros poêle à bois, ou au charbon.
Un élève est chargé de l'allumer le matin.

Au cours de la journée, les élèves doivent l'alimenter.
Dans certaines communes, chacun contribue en amenant sa bûche de bois.

Les classes sont surchargées, surtout chez les garçons.
Chez les filles, il y en a moins (20 à 25 élèves).
Pour un enseignant, il peut y avoir jusqu'à 50 élèves par classe.

Le poêle

Lorsque les parents n'ont pas les moyens de payer les études de leurs enfants, les élèves restent jusqu'à leurs 14 ans à l'école élémentaire.

Pour l'écriture comme pour le calcul, l'ardoise est le support essentiel des interrogations orales. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, elle est d'ailleurs l'unique instrument de travail de l'écolier.

A la fin du XIX^e siècle, le cahier s'impose alors comme le complément indispensable du livre, si bien que son usage est codifié par l'Article 15 de l'Arrêté organique sur l'enseignement primaire du 18 Janvier 1887 : « chaque élève, à son entrée à l'école, reçoit un cahier spécial qu'il doit conserver pendant toute la durée de sa scolarité ». Ce cahier reste à l'école.

Les cahiers, le plus souvent fournis par la Commune, se spécialisent peu à peu, en raison des fonctions pédagogiques qui lui sont attribuées (cahier du jour, du soir, de verbes, de roulement...).

Photo n° 32

En 1830, le nombre de conscrits illettrés dépasse les 55 %.
En 1910, ce nombre n'atteint pas 5%.
Un chiffre record qui n'est plus égalé aujourd'hui.

L'encrier et la plume

La leçon de morale

A partir de 1882, la prière et le catéchisme ont été remplacés par la morale et l'instruction civique.

Chaque matin, le maître commence par cette leçon.

Une maxime est inscrite sur un tableau, expliquée, développée puis illustrée par quelques exemples :

« *Bien mal acquis, ne profite jamais* »,

« *L'oisiveté est mère de tous les vices* »,

« *Afin de devenir un honnête homme et un bon citoyen, observe les conseils de la morale* ».

Photo n° 33

La leçon de morale est le premier instant de la journée et aussi le moment le plus fort. Elle sert même de fil conducteur aux autres matières.

"L'éducation morale" développe le bien fondé des règles élémentaires de la civilité, en ponctue la plupart des exercices écrits ou oraux, dictées, rédactions, lectures et récitations.

Cliché J. Racine

"L'instruction civique" transpose la morale sur le terrain si quotidien et concret du Citoyen modèle.

Cette morale exigeante, intransigeante, qui cultive la valeur du travail et le sens du devoir accompli, qui exhorte à la sobriété et à la vertu, qui prône la prévoyance et la persévérance, est pour les uns l'instrument idéal de soumission et de résignation sociales ; pour les autres, elle montre la voie royale de la purification et de l'élévation des consciences.

Dans une même effusion de beaux sentiments, les manuels scolaires de la III^e République s'emploient à éveiller la fibre patriotique de l'écolier, futur Citoyen soldat.

Photo n° 34

Photo n° 35

Manuels scolaires

Convaincus que le désastre militaire de Sedan (1870) est imputable à l'infériorité de l'instruction militaire, les républicains se rangent à l'idée d'une armée forte issue du peuple.

C'est dans cette ferveur patriotique recouvrée que le Décret du 6 Juillet 1882, signé par Monsieur Jules FERRY, crée les bataillons scolaires dans les écoles comptant de 200 à 600 élèves de 12 ans.

De Paris, cette institution se généralise à l'ensemble des écoles et un Décret du Président de la République du 6 Juillet 1883, la légalise ; mais elle tombe rapidement en désuétude.

Cette méthode d'enseignement a disparu en France, mais l'Etat a remis la morale au goût du jour au milieu des années 80, sous la forme d'éducation civique. Le but est de former l'élève à la citoyenneté.

Les matières enseignées

Après la morale, arrive la séance d'écriture à la plume qui dure généralement une heure au moins et qui est la plus redoutée par les élèves.

Les « pleins » et les « déliés » résultent d'un entraînement intensif, il faut être appliqué, soigneux.

Ensuite, vient le moment de la lecture, chaque élève attend avec impatience la suite des aventures d'André et de Julien, les héros du « Tour de France par deux enfants ». Ce manuel dans lequel les deux enfants parcourent les provinces françaises, prolonge l'enseignement de la géographie, essentielle dans la scolarité de l'élève.

Les manuels scolaires de la première moitié du XIX^e siècle se complaisent dans l'austérité et il faut attendre les années 1870 pour voir apparaître des manuels, tels que " Le Tour de France par deux enfants " où le plaisir de lire est soutenu par des vignettes illustrées.

Ce livre culte de l'école de la République, écrit en 1877 par Augustine FOUILLEE, franchit le seuil des 6 millions d'exemplaires vendus en 1901, et connaîtra 411 éditions de 1877 à 1960 !

Cent ans durant, ce livre a diffusé dans tous les foyers de solides valeurs, telles que le sens du devoir, l'épargne, la soumission aux hiérarchies sociales naturelles et le goût du travail consciencieux.

Après le vote définitif de la Loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, le 9 Décembre 1905, " Le tour de France par deux enfants " est épuré de toute trace religieuse et cléricale.

Photo n° 36

Plus tard, c'est l'heure du calcul, attention pas de calculette à l'époque !

A la place, les élèves privilégient le calcul mental et apprennent à compter grâce au boulier.

Le boulier - Cliché J.Racine

La Loi du 28 Juin 1833, énumère déjà les connaissances élémentaires à enseigner :

- l'instruction morale et religieuse,
- la lecture,
- l'écriture,
- les éléments de la langue française et de calcul,
- le système légal des poids et mesures.

Dès l'âge de 8 ans, l'écolier est simultanément initié à la physique, à la cosmographie, à la géologie, aux sciences naturelles, à l'hygiène, à l'agriculture, ainsi qu'à la botanique.

L'école de la République ne laisse rien au hasard pour accomplir son œuvre missionnaire : le dessin est enseigné mais l'instituteur doit veiller à ne pas s'attarder sur cette discipline beaucoup moins fondamentale que les autres.

Cet enseignement consiste donc à des exercices rébarbatifs qui ne laissent guère de place à la création artistique.

Généralement les matières plus attrayantes, comme l'histoire, le chant ou le dessin, sont enseignées l'après-midi.

La couture occupe aussi une place cruciale à l'école primaire du début du siècle.

La " marque " symbolise à elle seule l'épreuve de couture. Ce tissu carré, portant le nom et le prénom de l'élève est l'ouvrage emblématique de la future ménagère modèle. Il signe l'initiation à l'entretien du trousseau et la consécration du savoir-faire domestique.

La " science du ménage " que dissèquent méthodiquement les livres scolaires du début du siècle, procède moins de l'enseignement que du conditionnement.

Le ton protecteur des leçons entretient l'infériorité bien admise du sexe faible.

L'idéal de renoncement et d'abnégation ruine tout espoir d'émancipation.

Le goût de l'accomplissement donne l'illusion de l'épanouissement.

Ce rituel pédagogique exalte à merveille l'idéal de la perfection au féminin.

Les garçons quant à eux font de la menuiserie.

Ces activités servent à familiariser l'enfant à la vie de tous les jours.

La récréation

La cour de récréation est très souvent ornée de majestueux marronniers, sans oublier le préau au fond de la cour qui sert d'abri les jours de mauvais temps.

De tout temps, les moments les plus intenses pour les écoliers sont ceux vécus pendant les récréations.

Liés aux saisons et à l'époque, les jeux scolaires ont, généré un monde à part truffé de rites, de traditions et de dénominations locales ou régionales.

Ce monde du jeu trouve son prolongement naturel jusque dans les trajets du retour à la maison.

La cour de récréation n'est pas mixte. La cour est donc séparée en deux, d'un côté les filles, de l'autre les garçons.

Les billes sont le jeu préféré des garçons. Pour les moins fortunés, elles sont le plus souvent en terre cuite (1 centime pièce à l'époque), et on les appelle des « chiques ». Il y a aussi les billes de verre dans lesquelles on voit de curieuses formes colorées.

Ces billes en verre valent selon leur taille et leur beauté entre 10 et 50 billes en terre..

Et puis il y a les fameux « boulots », des billes en fer lourdes et redoutables sur le terrain.

Ces « boulots » peuvent se négocier jusqu'à 100 billes en terre ! Une véritable fortune.

Mais une fois que l'on possède cet « outil », on a la certitude d'être dans le peloton de tête lors des compétitions.

Les règles du jeu de billes n'ont guère varié. Les deux jeux les plus courants étant, l'un d'amener la bille de l'adversaire dans un trou en tirant le moins de fois possibles tout en chassant la bille de l'adversaire, l'autre étant de placer des billes dans un triangle ou un carré et d'en chasser le plus grand nombre possible en les tirant à l'aide de sa propre bille.

Il existe par ailleurs de nombreuses façons de jouer aux billes : le carré, le pot, la poursuite, la pyramide...

Photo n° 37

Les filles quant à elles jouent au croquet, à la marelle ou à la corde à sauter.

Elles s'amuse également aux osselets, fabriqués en os de pied de mouton.

Leurs poupées sont faites avec des pommes de terre ou de vieux chiffons.

Leur dînette est constituée de morceaux d'assiettes cassées.

La ronde ou les jeux de balles font partie des principales occupations des petites, mais elles jouent aussi à la toupie dont voici la règle :

*La partie de billes
- Cliché J. Racine*

On dessine un cercle, on place une toupie au centre du cercle. Chacun des enfants tient dans sa main un morceau de ficelle bien enroulé. On se divise en deux équipes, l'un fait sortir la prisonnière, la toupie du milieu. L'autre essaie de la rapprocher du centre. Pour cela, il faut lancer sa toupie puissamment et diriger la ficelle pour la guider.

La punition

Le statut sur les écoles primaires communales du 23 avril 1834 établit dans son Article 29, que les élèves ne pourront jamais être frappés.

Les seules punitions dont l'emploi est autorisé sont les suivantes :

- Un ou plusieurs mauvais points,
- La réprimande,
- La restitution d'un ou plusieurs billets de satisfaction,
- La privation de tout ou partie des récréations avec une tâche extraordinaire,
- La mise à genoux pendant une partie de la classe ou de la récréation,
- L'obligation de porter un écriteau désignant la nature de la faute,
- Le renvoi provisoire de l'école,
- Le port du bonnet d'âne (l'origine de cette pratique, bien qu'incertaine, remonterait au début du christianisme : fascinés par l'entêtement des chrétiens à proclamer leur foi malgré les persécutions endurées, les païens les tournent en dérision en les représentant avec une tête d'âne, sans doute en symbole de la place que cet animal tient dans la vie du Christ. Seules les oreilles, la partie la plus visible, auraient par la suite survécu à cette caricature, donnant tout naturellement naissance au bonnet d'âne).

Les règlements modèles du 18 Janvier 1887 pour les écoles maternelles et les écoles primaires élémentaires, ajouteront " *la retenue après la classe, sous la surveillance de l'instituteur* ".

Mais ils retireront de la liste des punitions autorisées les mesures afflictives et infamantes : la mise à genoux et le port d'écriteau.

Le bonnet d'âne

Photo n° 38

L'article 20 rappelle qu'il est " *absolument interdit d'infliger aucun châtiment corporel* " comme pour conjurer des pratiques qui ont encore la vie dure.

La punition est facilement distribuée à l'élève : s'il ne finit pas un devoir, s'il n'a pas appris ses leçons, s'il bavarde en classe, s'il copie sur son voisin, s'il arrive en retard, s'il ne s'applique pas pour écrire...

Photo n° 39

La baguette - Cliché J. Racine

La distribution des prix

Pour les élèves les plus érudits, il existe la tradition de la distribution des prix qui doit essentiellement son essor aux collèges parisiens qui se multiplient au XVII^e siècle. Nanti du prestige intellectuel des jésuites, le livre devient le présent symbolique de cette cérémonie.

La boîte de compas achetée chez l'opticien, compte parmi les cadeaux classiques que les parents fortunés offrent au lauréat.

Le certificat d'études

A partir de treize ans, après plusieurs années d'enseignement primaire, les élèves passent le certificat d'études.

Ce diplôme remplit de fierté ceux qui l'obtiennent.

Les premières épreuves écrites du certificat de fin d'études ont lieu sous la surveillance d'une commission.

Ces épreuves comprennent une dictée d'une quinzaine de lignes, des questions d'arithmétique portant sur les applications du calcul et du système métrique, avec la solution raisonnée, une rédaction simple (récit, lettre) et de questions se rapportant à l'histoire, la géographie ou bien encore les sciences.

Une épreuve de sciences appliquées, avec orientations vers l'électricité, l'agriculture et la mécanique pour les garçons et vie ménagère et puériculture pour les filles.

Une épreuve de travail manuel pour les garçons ou de couture pour les filles est également au programme.

Les jeunes filles exécutent également un travail de couture usuelle, sous la surveillance d'une femme spécialement désignée à cet effet.

Photo n° 40

La nullité d'une épreuve entraîne l'élimination du candidat.

Les épreuves orales se passent devant une commission présidée par l'inspecteur. Elles comprennent une lecture expliquée, accompagnée de la récitation d'un morceau choisi sur une liste présentée par le candidat.

Le certificat d'études

Nul n'est définitivement déclaré apte à recevoir le certificat d'études s'il n'obtient pas la moitié au moins du total maximum des points accordés pour les catégories d'épreuves.

La classe de fin d'études a existé jusqu'à la fin des années 60, avant la réforme dite du Collège Unique, mettant en oeuvre une ordonnance de 1959 qui prolonge la scolarité obligatoire jusqu'à 16 ans.

Un exemple d'épreuve : (Bretagne années 50)**Rédaction :**

1. Un jour où vous étiez malade, triste et obligé de garder la chambre, un de vos amis est venu pour vous tenir compagnie et vous divertir. Dès que vous avez été guéri, vous lui avez envoyé une lettre de remerciement. Rédigez cette lettre.
2. En famille, le soir avec tous les vôtres... Le feu ronfle... Au dehors, le vent siffle ; c'est l'hiver... Vos sentiments. Vos réflexions...

Orthographe : La chasse.

Voilà mon lièvre qui s'avance vers moi mais au petit trot. Il s'arrête soudain, s'assied sur son derrière, dresse le cou, tend l'oreille aux jappements qui se rapprochent, puis il repart de la même allure prudente et s'arrête à nouveau. Je distingue maintenant ses courtes pattes de devant, ses longues oreilles mobiles, son nez frémissant, ses yeux noirs posés de côté. Il a vraiment, ce pauvre lièvre, une figure douce, sympathique même. Je mets le fusil à l'épaule, indécis. Le voilà qui s'approche, il s'arrête encore, s'assied, se frotte le museau avec ses pattes comme pour plaisanter, et se tient là, devant moi, immobile comme une cible. Je vais presser la gâchette. Mais non ! je n'ose pas. Je rabaisse, mon fusil. Le lièvre bondit de côté dans les taillis et disparaît.

Questions :

1. L'attitude de ce chasseur ne vous surprend-elle pas ? Pourquoi ne tire-t-il pas ?
2. Expliquez : mobiles, sympathique, indécis. Donnez un contraire à chacun de ces trois mots.
3. Dans la deuxième phrase, analysez : soudain, derrière, qui, s'arrête.

Calcul :

1. Un propriétaire assure sa maison pour 1 200 000 F., son mobilier pour 650 000 F., et 750 000 F. de recours des voisins. Le taux de la prime nette est de 0,40 pour mille pour la maison, 0,80 pour mille pour le mobilier et 0,10 pour mille pour le recours des voisins, l'impôt est de 45 pour cent de la prime nette. Quel sera le montant de la prime annuelle, impôt compris ?
2. Un terrain destiné à la construction d'un groupe scolaire comprenant bâtiments, cour et terrain de jeux est représenté sur un plan à l'échelle de 1/200 par un rectangle de 36 cm de long et 24,6 cm de large.

1° Quelle est sa surface?

2° La surface des bâtiments est 221,40 m² et la surface restante sera partagée de telle façon que la surface de la cour sera la moitié de celle du terrain de jeux. Quelle sera la surface du terrain de jeux ?

3° Le terrain de jeux a une dimension égale à la largeur du terrain entier. Calcule l'autre dimension.

Calcul mental :

1. Prix de 18 timbres. à 15 F. l'un ?
2. Une personne dépense 675 F. dans un magasin.
Combien lui rend-on si elle donne en paiement un billet de 1000 F. ?
3. Une ruche produit 24 kg de miel. Combien produira, un rucher de 25 ruches ?
4. Un rôti de 1250 g a été payé 850 F.. Quel est le pris du kg ?
5. Un bassin circulaire a 0,50 m de rayon et 3 m de profondeur. Calculez la surface de ses parois (ou surface latérale)

Histoire-géographie-sciences :

1. Date de l'abolition des privilèges ? Date de la loi sur les Assurances sociales ?
Quelles étaient les classes sociales du tiers-état ?
2. Croquis de la Bretagne avec les grandes lignes du relief, les fleuves. Placer 4 ports.
3. Action de l'alcool sur le cœur et sur l'appareil circulatoire.

Filles : Vous avez observé la culture d'un légume : semis, plantation, entretien, etc. Décrivez les différentes phases.

Garçons: Comment s'appellent les appareils qui permettent de mesurer la vitesse d'un bateau ?

Quelle est la valeur du mille marin en mètres ?

Dessin :

Décoration du couvercle d'une boîte carrée 15/15 avec du feuillage ou des fleurs.

Dans l'esprit de Monsieur Jules FERRY, le certificat d'études primaires doit, comme son nom l'indique, permettre à chaque élève de justifier l'acquisition d'un bagage scolaire normalisé.

Tous les écoliers ne sont pas appelés à en subir les épreuves : les maîtres d'école prennent soin de sélectionner les candidats parmi leurs meilleurs élèves, ceux susceptibles de réussir car derrière chaque candidat, le savoir-faire du maître est en jeu...

Cette sélection " à la source " ne suffit pas en outre à masquer la réelle difficulté de l'examen, si bien qu'en 1920, un tiers des élèves sortent de l'école avec le certificat.

Le nombre limité de candidats, la proportion restreinte de lauréats cantonnent donc le C.E.P. dans un rôle de reproduction des élites, bien éloigné de la généreuse ambition du Législateur de 1882.

Le certificat d'études se fige alors dans un rite scolaire qui marquera pour longtemps, la mémoire populaire. L'arrivée fébrile des parents et de leurs enfants candidats au chef lieu de canton où se déroulent les épreuves ; la solennité impressionnante de la commission d'examen réunie sous la présidence de l'Inspecteur primaire ; la proclamation guindée des résultats ; le retour euphorique des lauréats au village qui fêtera dignement le " Premier de Canton " ; l'encadrement du diplôme, accroché au mur pour proclamer fièrement l'honneur familial...

La photographie de classe

Enfin, pour immortaliser chaque année scolaire, on a introduit la photo de classe.

L'instituteur s'oppose généralement à l'entrée du photographe dans la salle de classe.

Ce refus trouve son fondement dans une application très rigoureuse des règlements départementaux : *"Pendant la durée de la classe, l'instituteur ne pourra, sous aucun, prétexte, être distrait de ses fonctions professionnelles (...). Les enfants ne pourront, sous aucun prétexte, être détournés de leurs études pendant la durée des classes."*

La plupart du temps, la photo d'école saisit les élèves dans une gravité de circonstance. Leur position est figée ; leur visage ne respire pas la gaieté.

Il est vrai que le moment est solennel. L'instituteur fait ses dernières recommandations après avoir réprimandé les plus turbulents. Vient alors, le tour du photographe, qui ajuste son curieux matériel.

A une époque où la photographie était encore peu vulgarisée, " *le petit oiseau qui va sortir* " avait vraiment de quoi intimider.

Photo n° 41

*La photo de classe
Ecole d'Engins - 1953*

Les vacances scolaires

En 1880, il est établi, sauf décision contraire du Préfet, que les classes durent trois heures le matin : de 8 à 11 heures et trois heures l'après-midi : de 13 à 16 heures.

Le principe des deux récréations, accordées par Monsieur Victor DURUY en 1866, est maintenu.

La date des vacances d'été, qui se prêtait jusqu'alors à de véritables négociations avec le Conseil Académique du département pour tenir compte du calendrier agraire, est uniformisée dès l'entrée en vigueur des lois fondatrices de l'instruction publique.

Les écoles sont fermées les dimanches, les jeudis et les jours fériés, ainsi qu'en août et en septembre.

La rentrée s'effectue le 1^{er} Octobre jusqu'en 1936.

Outre la semaine des vacances de Pâques, les écoliers profitent aussi de 6 jours chômés correspondant à des fêtes religieuses : la Toussaint, le jour du souvenir des défunts, Noël, le Jour de l'an, le mercredi des cendres (férié de 1893 à 1910) et le lundi de Pentecôte. Noël et le Jour de l'an ne s'accompagnent d'aucunes vacances, mais le Préfet ou l'Inspecteur d'Académie peuvent accorder un jour supplémentaire lorsque le jour férié coïncide avec un jeudi ou lorsqu'il permet de " faire le pont ".

Puis, l'entre-deux guerres est marquée par une nouvelle conception des vacances et la volonté d'unifier le système.

Les dates sont alors fixées nationalement et sont les mêmes pour l'enseignement maternel, primaire et secondaire. Le nombre et la durée des périodes de congés sont étendus, intégrant le schéma actuel : Toussaint, Noël, Mardi-gras, Pâques, l'été allant du 15 juillet au 30 septembre.

Ce modèle restera en vigueur approximativement jusqu'en 1967, moment où les contraintes économiques et l'émergence de la société de consommation vont s'imposer plus fortement.

C'est à cette même époque, en 1969, que date la libération du samedi après-midi accordé aux enseignants pour « concertation » et pour « permettre d'adapter les horaires d'enseignement à l'évolution des horaires de travail des parents ».

En 1972, afin que l'équilibre de la semaine soit mieux respecté, la traditionnelle journée de congé fixée au jeudi est transférée au mercredi.

Que de chemin parcouru jusqu'à nos jours !

Mais à une heure où le sujet est sensible, qu'en sera-t-il de l'école de demain ?

Emmanuelle HUGUENIN

Petite bibliographie non exhaustive

Il y a un siècle, l'école - Hippolyte GANCEL - Editions Ouest France

Vive le certif - Jacques GIMARD - Editions Pré aux Clercs

Nos cahiers d'écoliers 1880 - 1968 - Rachel GRUNSTEIN, Jérôme PECNARD, Brigitte DANCEL - Editions Les Arènes.

Les doigts pleins d'encre - DOISNEAU, CAVANNA - Editions MAGNARD

Au temps de l'encre violette - Hippolyte GANCEL - Editions Ouest France

Histoire des institutions scolaires - C. LELIEVRE - Editions Nathan



La Lessive

Depuis les temps les plus reculés, le lavage domestique du linge est une activité périodique dévolue à la femme. Il est effectué à un point d'eau, fontaine, mare, étang, cours d'eau.

Au cours du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, avec les progrès de l'hygiène, des locaux plus confortables et fonctionnels, alimentés par une source ou une rivière, sont aménagés par les municipalités. Dans les lavoirs, les laveuses, avec des gestes immuables, battent, frottent, rincent et essorent le linge. Dans un ordre, toujours le même, elles répètent les multiples opérations qui aboutissent au final au parfait blanchiment du linge.

En ces temps-là, le linge n'est décrassé que deux fois dans l'année, au printemps et à l'automne. Ces longues échéances nécessitent une telle réserve de literie et d'effets de corps que les armoires en craquent d'indigestion. Les hommes portent tous une chemise blanche, même aux champs et les femmes, une camisole à demi-manches, blanches aussi. Chaque maison recèle une montagne de draps, de taies, de torchons, de mouchoirs. On a du mal à imaginer cela maintenant que la mode est de vivre au jour le jour.

Le lavage ne se fait qu'à la cendre de bois et pas à n'importe laquelle bien sûr : ainsi on écarte celle de châtaignier dont le tanin peut tacher le linge. Et puis on use volontiers de quelques bons vieux trucs de grand-mère. N'importe quelle bonne femme sait que des racines de saponaires ajoutées à l'eau de lessive vaut le meilleur des assouplissants tandis que les rhizomes d'iris parfument délicieusement la lessive.

Photo n° 42

La veille, on prépare les ballots de linge qui s'entassent au fond du cagibi, on remonte les sacs de cendre de la cave.

Photo n° 43

La lessive dure trois jours.

Le premier jour c'est le « **purgatoire** ». Cette opération consiste à laver chaque pièce en la foulant avec les mains savonneuses, en insistant sur les taches et les parties les plus souillées.

Le linge est placé tout humide par couches serrées, au fur et à mesure dans une grande cuve de bois placée sur un trépied. Les pièces les plus sales d'abord, les torchons, les draps, les chemises... Puis, la ménagère verse l'eau froide par-dessus et le linge trempe toute la nuit.

Photo n° 44

Le deuxième jour, c'est « **l'enfer** ». L'eau est vidée et le linge est recouvert d'une toile de chanvre sur laquelle on étale des cendres de bois sur 10 à 15 centimètres d'épaisseur qui jouent le rôle d'agent nettoyant grâce à leur richesse en carbonate de potasse. Au début du XX^e siècle, les cendres seront remplacées par des cristaux de soude. Souvent on mélange aux cendres des essences de plantes pour parfumer et blanchir le linge. Pendant ce temps, de grandes quantités d'eau sont chauffées dans un chaudron. A l'aide d'un petit récipient prolongé d'un long manche en bois, l'eau bouillante est versée sur le linge. Elle passe du sommet à la base de la cuve, est à nouveau réchauffée et l'opération se répète inlassablement pendant des heures.

Le troisième jour c'est « **le paradis** ». Sur un banc à laver dans la cour, avec l'eau du puits, la laveuse prend les pièces de linge une à une, les trempe dans l'eau puis les étale et presse le savon dessus. Ensuite, elle frotte avec la brosse puis les retourne et recommence pour enlever la saleté. Quand elle a bien frotté, elle trempe le linge dans l'eau pour le rincer. Puis elle le pose en boule et tape dessus à grands coups de battoir pour l'essorer.

Quand tout est terminé, le linge est alors étendu sur des cordelettes ou sur l'herbe en plein pré qui donne naturellement une douce fraîcheur printanière.

En tout cas, certaines en sont convaincues « *le linge était mieux lavé autrefois. Vous comprenez, on le brossait !* ». Mais elles avouent aussi que « *le plus dur, c'était l'hiver quand l'eau était glacée. On lavait un drap à un bout et déjà l'autre bout commençait à geler.* »

Photo n° 45

Dur travail pour la femme. Penchée vers l'eau, remuant les lourds draps mouillés, la colonne vertébrale douloureuse à force d'efforts, l'hiver les mains engourdies, gercées. La lessive était le pire des travaux ménagers.

A partir des années 50, la machine à laver le linge devient rapidement l'outil indispensable dans chaque foyer, mettant fin à une corvée redoutable.

Florence PESENTI

